



L'île des anamorphoses

version de Jean-Philippe Toussaint

C'est la passion du vrai ou du détestable concret qui a dû inciter Alfred Bruyas — parfait homonyme d'Alfred Bruyas (avec qui, pourtant, aucun lien de parenté ne lie) — à m'avouer que l'île des anamorphoses devait son nom, non pas à quelque métaphore picturale qui aurait ouvert la voie à l'imagination, mais à une dégénérescence morbide des végétaux qui la peuplaient. C'est en consultant, un jour de juin 1999, à Paris, dans la délicieuse et feutrée petite bibliothèque Forney de la rue du Figuier, le *Borges et les trois infinis* d'Alfred Bruyas (Fata Morgana, 1979), que m'est tombée pour la première fois sous les yeux la mention de cette nouvelle de Borges, *L'île des anamorphoses*. Le titre de la nouvelle m'a intrigué, mais je n'y ai plus prêté attention pendant près d'une décennie, jusqu'à ce que, à l'été 2007, elle me revienne en mémoire alors que je m'interrogeais sur des questions de point de vue narratif en terminant l'écriture de mon roman *La Vérité sur Marie*. À deux reprises, dans le livre, le narrateur décrit avec précision des scènes auxquelles il n'a pas assisté. Le récit se poursuit en son absence, comme si les scènes que nous lisons n'existaient que dans l'imagination du narrateur. Ce thème de la disparition physique du narrateur des scènes qu'il raconte pose de façon théorique la question de la troisième personne en littérature. Je me suis alors souvenu de la nouvelle de Borges mentionnée par Alfred Bruyas et j'ai eu envie de la lire pour voir si elle entraînait en résonance avec le livre que j'étais en train d'écrire. Mais, à ma grande surprise, je ne trouvai nulle part trace du livre d'Alfred Bruyas *Borges et les trois infinis* (Fata Morgana, 1979). On pouvait sans doute comprendre que le livre soit difficile à trouver, voire qu'il soit épuisé, mais ma découverte allait au-delà de ce simple constat : c'était comme s'il n'avait jamais existé, c'était comme si l'unique source avérée de l'existence de la nouvelle de Borges *L'île des anamorphoses* était elle-même apocryphe.

J'ai voulu alors en avoir le cœur net et j'ai cherché à rencontrer Alfred Bruyas. Je savais les liens qui l'unissaient aux Éditions de Minuit, mais toutes mes tentatives de ce côté-là sont restées vaines. Je lui ai alors envoyé un message via son site Internet, et la réponse qu'il me fit parvenir une dizaine de jours plus tard n'a fait que renforcer mon trouble. Alfred Bruyas m'apprenait qu'il ne vivait plus à Paris, mais qu'il était prêt à me



recevoir en Corse, dans sa maison de Sasuelo, où il s'était retiré depuis quelques années. Ce nom de Sasuelo ne m'était pas inconnu, je l'avais évoqué moi-même dans un de mes romans, je croyais même l'avoir inventé comme nom de substitution pour le village de Barcaggio (où, précisément, et le détail me troubla, j'avais écrit *La Vérité sur Marie*). J'acceptai l'invitation. Je pris l'avion pour la Corse dans les jours qui suivirent pour aller lui rendre visite. Je me revois encore très bien dans le taxi qui me conduisait à Sasuelo. Il n'était qu'un peu moins de quatre heures de l'après-midi, mais la lumière était si grise que le jour semblait déjà être tombé. Le chauffeur avait dû allumer les veilleuses et avait mis en marche les essuie-glaces, qui raclaient le pare-brise dans un faible couinement caoutchouteux. À mi-chemin du parcours environ, la vue se dégagait à la sortie d'un tournant et Sasuelo apparut en bas sous la brume, à moins de cinq kilomètres à vol d'oiseau, au bord d'une mer uniformément grise. La petite île qui faisait face au village était également visible, dont les contours allongés et le faible relief rocheux se détachaient au large de la baie. Je regardais cette île dans le brouillard à travers la vitre du taxi, et j'eus alors la certitude qu'il s'agissait là de l'île des anamorphoses.

Alfred Bruyas était souffrant le jour de la rencontre. Il me reçut à l'arrière de la maison, dans la grande pièce où il travaillait, qui donnait sur un petit jardin. C'était un homme de plus de quatre-vingt ans, les jambes frêles, les bras maigres, les poignets décharnés. Son regard était attentif, intense, quelque chose d'intimidant émanait de ses yeux gris bleu voilés. Il se dégagait de sa personne un fort soupçon d'irréalité, comme si le personnage de fiction qu'il était potentiellement — que nous sommes tous potentiellement — prenait peu à peu le pas sur l'écrivain qu'il avait été. Il se tenait sur ses gardes, ne répondait pas volontiers à mes questions, était parfois confus et ces *absences* m'apparurent comme des métaphores de la colonisation rampante de la fiction sur sa personne, comme si la vie réelle se retirait de lui par vagues ou par éclipses, pour ne plus laisser en face de moi qu'un personnage de fiction exsangue, à la fois réticent et affaibli. Il me fit asseoir dans un des deux fauteuils bleu turquoise de la grande pièce de la maison de Sasuelo et m'écouta lui exposer l'objet de ma visite. Lorsque j'eus terminé mes explications, il réfléchit un moment avec intensité, penché en avant, immobile, les deux mains jointes sous le menton, dans une attitude qui me rappela fugitivement mon père, et m'affirma que, selon lui, tous les « il », en littérature, sont en réalité des « je »



déguisés, de même que tous les « je » sont des « il » en puissance. On pourrait même dire de façon paradoxale que plus profond les narrateurs vont chercher en eux-mêmes, plus subjectifs et authentiquement personnels ils s'efforcent d'être, plus ils ont vocation à être universels. C'est là un des grands paradoxes de la littérature, que l'universalité se trouve plus souvent dans le particulier que dans le général. Vous conviendrez avec moi qu'il n'y a pas, jamais, de troisième personne dans les rêves, il n'y est toujours question que de soi-même. N'est-ce pas ? me dit-il en me dévisageant soudain, et je hochai la tête en silence, ne sachant que répondre, car j'avais le sentiment que tout ce qu'il venait de dire était sorti de ma propre bouche, la dernière phrase qu'il avait prononcée était même une citation exacte d'une phrase de mon roman *La Vérité sur Marie*. Me regardant droit dans les yeux, il me cita alors, en détachant lentement chaque mot, la fameuse phrase de Rimbaud : « Je est un autre », et il poursuivit la citation de mémoire avec une lueur de complicité narquoise : « Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute. »

Lorsque j'interrogeai Alfred Bruyas plus précisément sur *L'île des anamorphoses*, il nia en être l'auteur, ni même avoir pu de près ou de loin en être l'instigateur, et me rappela que c'était moi, le premier, qui avais évoqué cette nouvelle dans mon roman *La Vérité sur Marie*. Mais j'ai préparé quelque chose pour vous, me dit-il, et il se leva avec difficulté pour aller chercher sur la table une revue littéraire qu'il avait sortie à mon intention de sa bibliothèque (*Revue French Forum*, Volume 36, Number 1, Winter 2011). Il y a là une étude très fouillée sur *La Vérité sur Marie*, me dit-il en me tendant la revue. L'auteur de l'étude, le professeur Ernstpeter Ruhe, a eu accès aux brouillons de votre livre et il s'est aperçu que, dans une première version du manuscrit, qui date de juillet 2007, vous n'écriviez pas encore que c'est Borges lui-même qui était l'auteur de la nouvelle, vous utilisiez une formule beaucoup plus vague : « *L'île des anamorphoses*, cette nouvelle où un écrivain borgésien — c'est moi qui souligne, dit-il — invente la troisième personne en littérature ». Un écrivain borgésien, répéta-t-il. Je suppose, me dit-il avec une lueur amusée dans les yeux, que cet écrivain borgésien aurait pu avoir pour nom Alfred Bruyas. Je n'irai pas plus loin dans le compte rendu de la rencontre. J'ai promis à Alfred Bruyas la plus grande discrétion sur la paternité littéraire de *L'île des anamorphoses*. J'ajouterai simplement ceci : au moment de prendre congé, Alfred Bruyas m'a fait cette dernière confidence énigmatique :



« Mais, vous savez, ce n'est pas parce que je suis apparemment plus réel que fictif — comme la plupart des gens que nous croisons dans la vie d'ailleurs —, que je ne peux pas vous mentir, ou tout du moins essayer de vous induire en erreur. »

L'entretien avait duré moins d'une heure. J'avais demandé au taxi de m'attendre sur la place du village, et l'île de Sasuelo était visible au loin dans la brume quand je remontai dans la voiture pour rejoindre l'aéroport. En quittant Alfred Bruyas ce jour-là, j'avais acquis trois certitudes au sujet de *L'île des anamorphoses*, chacune d'elle ouvrant sur un infini de possibles et de conjectures autonomes.

1) L'auteur de la nouvelle, quel qu'il soit — Borges lui-même, comme le voudrait la légende, Alfred Bruyas, comme je le soupçonnais fortement, ou moi-même, comme tendrait à le laisser supposer Alfred Bruyas — s'était inspiré de l'île de Sasuelo pour donner son titre à la nouvelle. Dans la réalité, l'île de Sasuelo est un îlot rocheux quasi désertique de moins de dix milles hectares dans la mer Ligure, à environ un mile marin au large du village de Sasuelo.

2) L'anamorphose du titre est un leurre. L'auteur de la nouvelle fait en réalité allusion à une anamorphose botanique. Il est notoirement établi que l'eau de mer est un facteur défavorable aux végétaux. Les tempêtes et les fortes vagues, en propulsant l'eau salée à une grande hauteur, arrachent les jeunes plantes et érodent le substrat, de sorte que les portions côtières des rochers se dénudent, se dégradent et finissent par se désertifier. D'après Alfred Bruyas, et je ne saurais évidemment le contredire sur ce point, toute explication picturale, qui convoquerait par exemple *Les Ambassadeurs* d'Holbein ou l'analyse de la multiplication des points de vue, serait vouée à l'échec et ne mènerait qu'à des voies sans issue.

3) L'expression ou la formule « l'écrivain qui invente la troisième personne en littérature » n'est rien de plus qu'un hommage à Borges. La formule ne recouvre aucune réalité historique : il n'y a pas, dans l'histoire de la littérature, d'invention d'écriture à la troisième personne, cela n'a aucun sens. C'est une simple formule poétique, une métaphore qui s'inscrit dans la logique des jeux de l'esprit et des prouesses d'écriture



des fictions borgésiennes, faites de références encyclopédiques apocryphes, de faux-semblants et de trompe-l'œil, de géographie savante et de botanique imaginaire.

À ces trois certitudes s'ajoute une intuition — plus inquiétante, plus vertigineuse, plus escarpée peut-être —, c'est que je suis moi-même Alfred Bruyas. Ce n'est pas à proprement parler mon double, c'est plutôt mon substitut, une sorte de création littéraire que j'aurais insinuée dans ce texte pour me représenter. Trop d'indices le laissent en effet supposer : la mention des Éditions de Minuit, la présence du village de Sasuelo et les nombreux échos lointains et subliminaux de *La Réticence*, la maison de Barcaggio où est censée avoir eu lieu la rencontre avec Alfred Bruyas, qui est une maison où j'ai réellement habité et qui est celle-là même où j'ai écrit une grande partie de *La Vérité sur Marie*. Alfred Bruyas est bien une projection de moi-même, même si nous ne semblons pas évoluer à la même époque. Alors que nous sommes aujourd'hui en 2014, Alfred Bruyas, lui, le jour où je l'ai rencontré à Sasuelo, par un affolant effet de toupie temporelle — ou d'anagramme de nombres — était déjà en 2041. Le jour de notre rencontre, j'avais pour ma part cinquante-six ans, et lui, il en avait quatre-vingt-trois (le calcul est aisé à faire, puisque, à défaut d'avoir le même âge, nous sommes tous les deux nés en 1957). Mais, si ce prodige a pu se produire de faire coïncider ainsi deux présents éloignés dans le temps pour nous réunir tous les deux à Sasuelo ce jour-là, ce n'est pas quelque miracle encore non répertorié de la science qui a pu l'accomplir, mais la littérature. Car c'est bien moi, et moi seul, pendant l'écriture de *La Vérité sur Marie*, à l'été 2007, dans la maison de Barcaggio, qui ai imaginé l'existence de cette nouvelle apocryphe de Borges, *L'île des anamorphoses* — nouvelle qui a donc le statut littéraire singulier, et unique à ma connaissance, d'avoir été maintes fois réécrite, sans jamais avoir été au moins une fois écrite au préalable.